

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Ce qui nous restera

René Lapierre

Volume 34, numéro 4 (202), août 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31387ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lapierre, R. (1992). Ce qui nous restera. *Liberté*, 34(4), 95–99.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1992

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

POÉSIE

RENÉ LAPIERRE

CE QUI NOUS RESTERA

Carole David, L'Endroit où se trouve ton âme, Montréal, les herbes rouges, 1991; Feu vers l'est, Montréal, Gaz Moutarde n° 12, 1992.

Pour toutes sortes de raisons, bonnes ou mauvaises, les gens aiment croire que les poètes ne vivent pas sur la même terre que tout le monde. Au mieux on en fera de doux rêveurs, au pire, des irresponsables: des enfants dans tous les cas, l'expression s'accompagnant d'une nuance d'amusement qui ne cache pas le mépris — ni davantage la méprise — dont l'enfance est l'objet dans ce genre de cliché.

Et pourquoi donc, au fait? On a toujours ici la ressource d'alléguer des raisons historiques: héritage romantique du XIX^e siècle français, et passif désastreux du contrat social de l'écrivain rédigé à l'apogée du capitalisme. Raisons institutionnelles également, tandis que nous y sommes: l'enseignement des Lettres au Québec a pendant si longtemps été élaboré sur le modèle français du début du siècle que *Les Contemplations* ou *L'Art d'être grand-père* semblent avoir incarné pour des générations et des générations, pendant plus de soixante ans, l'essentiel du génie poétique de la langue.

Autant d'idées faciles sur lesquelles on peut se rabattre quand on ne veut pas avoir affaire à une évidence plus large: en l'occurrence que la poésie n'est plus redevable des codes génériques qui, à titre de conventions globales, con-

tinuent pourtant, et malgré tout ce qu'on encaisse chaque jour, de suggérer que 1) du moment qu'on versifie (rimettes ou pas); 2) qu'on a recours au moins une fois sur trois au pronom je, aux adjectifs possessifs; 3) et qu'on se donne la peine de flanquer deux, trois idées dans son bouillon lyrique personnel, bref, du moment qu'on fait ça, ça roule, on écrit indubitablement de la poésie. Or, si le genre n'ordonne plus aujourd'hui de conventions, à plus forte raison alors il ne comporte plus de garanties. Ce n'est pas parce que je crois écrire (de la poésie ou du roman, peu importe) que j'écris réellement, que je me montre capable d'envisager la tâche qui m'attend, capable de concevoir son exigence.

Pour ces raisons entre autres, que j'exprime rapidement (et qui déjà me reprochent cette hâte), les deux derniers recueils de Carole David sont pour moi des textes tout à fait bienvenus. À commencer par la discrète inscription de *L'Endroit où se trouve ton âme* sous le non-générique *récits* et par l'exergue un peu las de Goffredo Parise: «La poésie va et vient, vit et meurt à son gré et non selon notre volonté, elle n'a pas de descendants, je le regrette mais c'est ainsi: un peu comme la vie, surtout comme l'amour.»

Le reste du recueil est ainsi disposé, bribes, morceaux, épisodes d'une dépossession et d'une dispersion de soi si consommée qu'elle ne laisse plus de prise au lyrisme facile, complaisant, de la prostration poétique ordinaire. Restent des images, des souvenirs qu'on traîne avec soi dans un monde trop ouvert, au sein de dimensions télescopées comme celles d'un aéroport: bonheur et tristesse confondus, tassés dans une valise, tandis qu'autour de nous les gens s'étreignent, se quittent ou se retrouvent, errent dans les boutiques en achetant des cartes postales ou des lapins de peluche.

Carole David écrit, il me semble, au milieu de fragments de réel dont elle a fait un signal d'éclatement généralisé; dans ses textes, plus précisément, c'est le réel lui-même qui rêve la psyché, qui l'exprime, la traduit sur

un mode légèrement dépressif, *offbeat*. Pas le sujet, pas l'auteur qui parle du monde ou le maîtrise à son profit: le monde, plutôt, qui montre par elle, en elle son vide et sa force d'oubli. Le dernier mot n'est pas, dans cette écriture, le conflit, quelque grand affrontement du Poète et du Sens, mais simplement le manque, le creux: un *down* tombé d'aplomb, où ce qui d'ordinaire ne vaut plus rien — résidu, déchet — donne de loin en loin la mesure de l'âme, lui *répond* en traduisant dans cette angoisse sa beauté, sa lumière, son désarroi.

Je sentais que je perdais tout. Dans ma tête, les meubles, le tapis mur à mur, les autoroutes, la chaîne stéréo, les Macdo à l'infini, cette idée de vouloir me détacher des choses matérielles, sentir les contours de son âme une dernière fois.

La première partie du recueil est à la deuxième personne. Ça dit *tu* comme pour passer le mur du soi, défoncer ce qui résiste encore, qui s'attache et qui souffre:

Il y a des olives, du fromage, du vin et beaucoup de personnes qui se prennent pour des poètes. Tu as soudainement envie de te jeter en bas des escaliers, mais quelqu'un te complimente sur ta tenue vestimentaire.

(...)

Tu t'enfuis par la sortie des artistes.

Deuxième partie, première personne: avec un *je* rendu sans apprêt à sa capacité de se souvenir, d'encaisser, je dirais de survivre, si le mot ne faisait pas si épique. Avec des titres de poèmes très beaux: «Versailles» (celui de Ville d'Anjou, pas celui de Paris), «Sam Shepard au Roussillon», «Charlotte en Caroline», «Hôtel-Dieu», «Le roman de Lina», qui condensent en une image l'essentiel de ce qui se débat, là-dedans, dans une lumière irréaliste:

Ils m'ont gardée éveillée toute la nuit avec leurs projecteurs. Je me suis levée vers quatre heures. J'ai allumé la télévision pour écouter The Price is Right. J'ai deviné le prix d'un mobilier de chambre et d'une paire de boucles d'oreilles banane. J'ai bu trois bières; maintenant je me prépare pour la visite. («Le roman de Lina»)

Je suis restée au bar, attendant Louis. Il est monté voir le chanteur que j'aimais. Il devait l'interviewer, lui demander pourquoi il avait joué dans des films porno quand il étudiait la musique à New York. (...) La barmaid montait à intervalles réguliers pour leur apporter des scotch. («Motel Miami»)

Ce qui se débat, oui. Donne des coups moins souvent qu'il n'en reçoit, ne pense plus et se tait, se dénude et s'exhibe. Ce n'est pas un hasard je suppose si le dernier recueil, *Feu vers l'est*, se structure autour de la boxe, c'est-à-dire en fonction d'un affrontement-spectacle dont le corps à corps est non seulement l'instrument mais l'icône. Lumières crues, coups durs, éclats drus d'un travail de rabaissement du poétique (nulle péjoration, faut-il y insister, dans cette expression) au niveau de l'humain, et par là, d'une exhibition désespérée de ce qui pourtant subsiste de sacré en chacun de nous, mais ne se trouve plus exhaussé désormais par une apparence d'ordre ou de morale, par l'illusion d'un monde où nous ne vivons plus.

*Les enfants tournent dans leur lit
encore un cauchemar
où personne ne me reconnaît
Voilà pourquoi je ne dors plus
j'attends un feu dans la nuit
un feu
qui ne vient pas*

D'où la tâche de choisir, de formuler bien humblement à présent ce que nous croyons juste de dire, quitte pour cela à se détacher de tout sauf de l'indispensable: ce qui nous restera, lecteur, tiendra probablement dans une petite valise.